

Colline n'a que des yeux

#4

J'ai été petite un jour qui remonte un peu loin. Pas vraiment à jadis, faut quand même pas pousser, disons que les radios étaient libres, le lys n'éborgnait que les vallées, le Père Noël était vivant, TF1 pas privatisée. Je pense toujours à ça quand je suis en voiture. C'est à cause de la buée, quand l'index s'enfonce dans la couche infinitésimale de buée. Je m'attends toujours à ce que le sable se change en mercure, à ce que mon doigt se retrouve vraiment de l'autre côté. Il ne se passe rien, juste du froid moche un peu mouillé au dodu de la pulpe, c'est tellement décevant, à chaque fois tellement décevant. C'est pour ça qu'il vaut mieux dormir.

Le sommeil c'est le seul endroit qui ne soit pas ennuyeux. Partout ailleurs tout est toujours prévu car tout ne peut qu'être prévisible. Sans surprises moi je m'use, j'ai une pierre ponce à l'intérieur, pour contrer ses copeaux il faut faire diversion c'est une question de survie. Je suis de ces natures enclines aux soustractions, un terrain en soi pathogène, marécages cervelet et horloge interne disponible, un nid de couleuvres en tapis au creux de la digestion. Quand je dors j'existe pour de vrai et dans un quelque part émaillé de possibles qui ne craignent les effractions. Fermer les yeux ici pour que s'ouvre un ailleurs où les mathématiques sont toujours souterraines, où descendre en rappel multipliera toujours les cordées de survie. Je n'ai pas pris par l'autoroute. C'était l'automne et un jeudi, je suis bien trop superstitieuse, écarteler le moindre risque c'était ce que je me disais en écoutant la météo.

Quand j'étais dans le centre où s'entassaient les disparentes, je me suis souvent demandé à quand remontait la radiation. Les émanations des affiches, des photos dans les magazines, des ondes de la télévision. Je sais le Biopouvoir plus bavard qu'une pie famélique, je crois qu'à peine exclu du placenta on est vomi plein épice, la couveuse est scellée, on appelle ça la vie, celle des supermarchés à quelque chose en plus, l'atmosphère a trois têtes, cinquante, peut-être cent ; depuis toujours Cerbère est de chair marketing. Le reflet d'un vampire sait désaltérer l'âme, qu'en est-il des poupées qui se noient au lavabo. C'est une question, je me souviens, qui restait suspens à la bonde, je n'ai jamais eu de réponse, cachottier, le capitalisme.

Le syndrome de dépersonnalisation, c'est en 1911 qu'il est répertorié pour la toute première fois. Eugen Bleuler, *La démence précoce ou le groupe des schizophrénies*. Dans les thèmes polymorphes, au sein du délire dit paranoïde, on le trouve fringant et replet. Il est commode et ses tiroirs recèlent un tas de colifichets. *Dysmorphophobie, angoisse du morcellement et de la dislocation corporelle, transformation physique* parfois réelle à force de croûtes psychosomatiques et de mutations cronembergiennes par autosuggestion. Le délire paranoïde est un épisode court, non systématisé. Ses mécanismes reposent sur la prédominance d'hallucinations psychiques ou psychosensorielles. Le discours du sujet est animé de thématiques mal organisées, et dénué d'idée directrice il laisse une impression de bizarrerie. La bizarrerie résulte de conduites et d'expressions aussi fantasques qu'illogiques,

sa présence rend le délire paranoïde très peu communicable. Le sujet atteint de délire paranoïde allie fréquemment le syndrome de dépersonnalisation à d'autres symptômes, comme celui d'influence, soit le fait qu'une force extérieure lui impose sa volonté propre. Le sentiment d'hostilité ambiante est vif, comme celui de l'étrangeté du monde et de sa déréalisation. La mégalomanie, le persécution et les sorties de route dans le mystique peuvent en cas de crise aigue aller jusqu'à se manifester. En tout cas en 1911 et selon le professeur de Jung.

En 1911 l'Occident avait une maladie mentale qui commençait à exister au point qu'il fallait la nommer. En 1911 les sanatoriums les plus chics du monde servaient du thé à leurs patients et des verres de Coca-Cola. En 1911 le slogan de la marque était *Enjoy a glass of liquide laughter*. En 1911 le 8 mars plus d'un million de femmes manifestaient dans toute l'Europe ; instituée l'an passé suite à la Conférence internationale des femmes socialistes, leur Journée su être un succès. Ce mot est dans les livres d'histoire, celle qu'on raconte aux petits enfants.

Quand je dors mon index sait traverser la vitre, j'ai le souffle trop court quand je suis éveillée, je regarde le pare-brise et derrière le bitume et puis surtout le bas-côté. Je ne sais pas si je peux saigner. En 1917 il fut des ouvrières aux rues de Petrograd qui réclamaient du pain et leurs hommes sur le front. C'était par un 8 mars où les joues striées de couperose se gonflèrent de cris âpres qui firent l'octobre rouge. En 1917 la campagne de Coca-Cola était : *Three million a day*. Aujourd'hui c'est soixante-dix mille bouteilles consommées dans le monde toutes les dix secondes. Aujourd'hui quelque soit le jour, dans la télévision les Tampax sont aux fleurs des champs, les menstruations aigue-marine, les effluves comme les capitons appelés aux neutralisations. A la station service l'employé n'a pas sursauté quand j'ai utilisé la pompe. Je crois qu'il y a tellement de corps gommés qu'il n'y fait même plus attention. Son cerveau c'est plus rien que du temps disponible, faut surtout pas gâcher, non, pas de diversion.

Vous savez au début je cherchais juste je crois non même pas à comprendre. Juste à prouver mon existence, des preuves c'est ça que je voulais. Constituer un dossier avec des bouts de moi dedans, des petits morceaux comme des traces et des témoignages, comme des poussières de bergerie prélevées avant la remise au vent. Je voulais pouvoir dire tribunal crustacées : je m'appelle Colline Dugommeau, j'affirme que j'ai un corps qui m'a été spolié. Je ne cherchais même pas à le récupérer, je ne suis pas idiote et je sais parfaitement qu'il a été mangé. Grignoté pore à pore et depuis si longtemps et par tant de messages et tellement consommé. Ce n'était pas ça le problème. Je voulais juste que les parquets ne s'astiquent plus serins brossés par nos boyaux. Ce n'était pas grand-chose, et puis c'est légitime.

Seulement vous n'écoutez plus rien. Remarquez, vous, je sais que c'est normal, vous portez des chaussettes à clous et puis le matraquage rend sourd, il est ancestral votre déni, inclus dans l'ADN de la programmation. Je reprends : personne n'écoute rien parce que tout le monde ne fait qu'entendre, tout le monde parle mais jamais ne dit, il n'y a plus de propos et il n'y a plus de langue, il n'y a même plus de bouche, encore moins de tympan. Il n'y a plus que du discours, un long discours épais qui s'écoule sur les villes, des citoyens relais dans tous les orifices, des mouches, vous comprenez, des mouches dans mon dedans c'est ça s'est

qui s'est passé quand enfin j'ai compris que ce n'étais pas du sang qui animait mes veines, que la gangrène mentale n'est pas une métaphore, que mes ovaires s'ils palpitaient, c'était dû à la pourriture, aux hôtes blancs vermicelle de leur putréfaction. Bien sûr que si, ça vaut la peine de l'ajouter aussi dans ma déposition. Les mouches, les déesses du remord, esprit femelle de la justice, de la vengeance du châtiment. Elles avaient faim, oui à leur tour. Celle de Boulogne est ronde, j'ai garé la voiture et attendu longtemps en regardant le soir se refléter sur ses trop d'étages. Vers 20h40, oui c'est ça c'est, il est sorti et je l'ai suivi. Mais ne l'appellez pas *la victime*, ou bien j'attends mon avocat.

Chloé Delaume

Magazine

2006